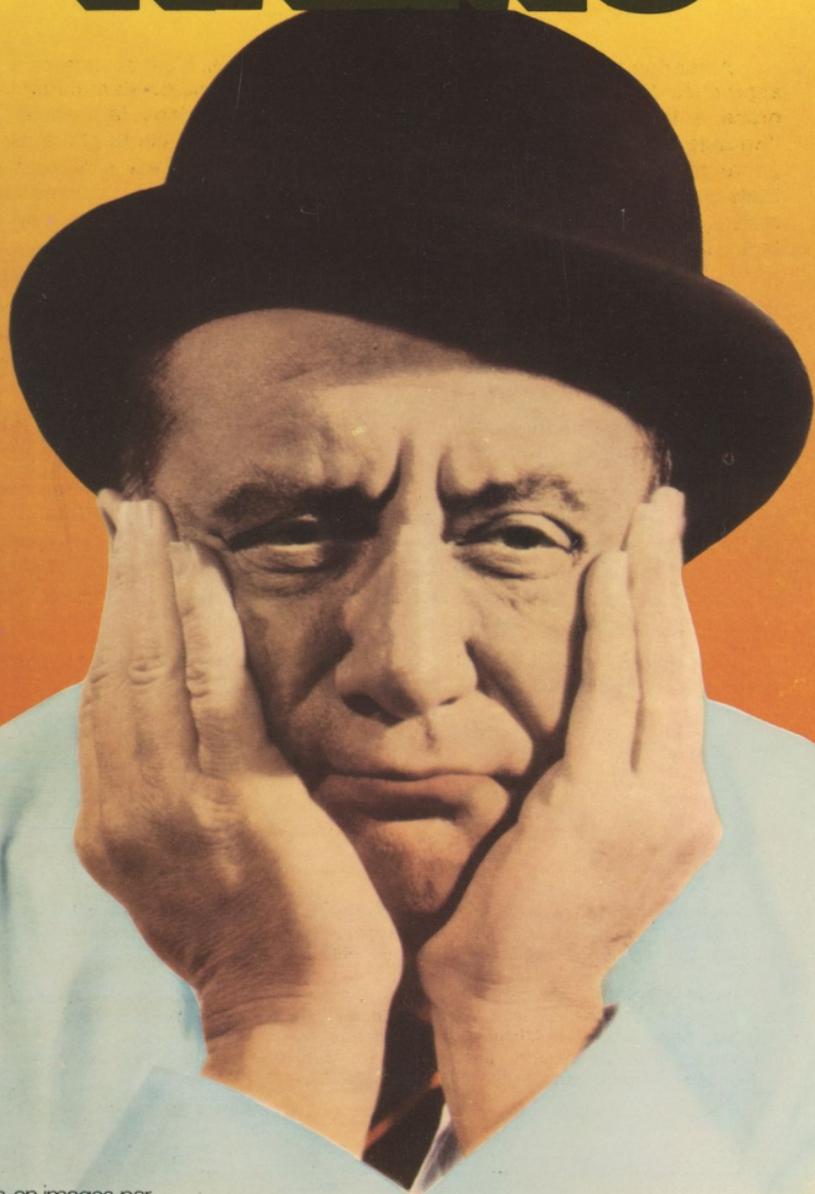


MAURICE PERISSET

RAIMU



no L
91657

mis en images par
ANDRÉ BERNARD

SOLAR



Acteur de théâtre pendant de nombreuses années, c'est seulement aux approches de la cinquantaine que Raimu, grâce aux films de Marcel Pagnol, grâce à **l'Homme au chapeau rond**, aux **Inconnus dans la maison**, à **l'Etrange Monsieur Victor** et à quelques autres, connut enfin la gloire. Une gloire quasi universelle, puisque aujourd'hui encore il est célèbre aux Etats-Unis et au Japon. Une gloire qui a résisté au temps comme ont résisté ses interprétations marquées par « son énorme, truculente, pantelante, fulgurante humanité », ainsi que l'a dit Simenon.

Qui était cet homme prisonnier, à l'instar de tous les grands hommes, de légendes absurdes ? Secret, pudique, victime, souvent, de l'incompréhension de ses contemporains, il fut une « vedette », sans avoir pourtant jamais travaillé avec les plus marquants des metteurs en scène du théâtre et du cinéma d'alors.

Raimu, dira Orson Welles, était le plus grand acteur du monde. Qui peut affirmer aujourd'hui qu'il ne l'est pas resté ?

Du personnage et de l'acteur, ce livre révèle, outre de nombreuses anecdotes inédites, bien des aspects méconnus et attachants. Raimu en coulisses ou sur un plateau, Raimu chez lui ou à la terrasse du **Fouquet's**, Raimu décapant Molière de trois siècles de conformisme, Raimu, superbe d'ignorance et pourtant sublime, revit ici avec tout son pittoresque, son sens de la répartie, sa tendresse.

Une galerie de 90 photos, pour la plupart inédites, complètent le portrait de cet acteur de génie.



Maurice PERISSET a créé, en 1965, le Festival du Jeune Cinéma qu'il dirige depuis. Romancier, poète, il a publié un pamphlet intitulé : **A bas le Cinéma, Vive le Cinéma** », ainsi qu'une biographie de Gérard Philipe.

André BERNARD - En 1973, réunit avec Claude Gauteur les *Ecrits et les Entretiens sur le Cinématographe* de Jean Cocteau (Ed. Belfond) et publie en 1975, toujours avec Gauteur, un ouvrage sur Michel Simon (Ed. Pac).

Début 1976 fait paraître un ouvrage sur Ava Gardner (Ed. Pac) et illustre le « Fernandel », paru dans cette collection.

BA
2

MAURICE PERISSET

RAIMU

Mis en images par
ANDRÉ BERNARD



SOLAR

4° Ln. 27 (Jules Muraire, dit Raimu)
91657

© Solar, 1976.



JULES, AUGUSTE, CÉSAR

Il s'était assis au fond de la classe, à un pupitre taché d'encre et sculpté par les canifs de plusieurs générations de cancre. Au brouhaha habituel de la rentrée succédait un silence peureux. Petit garçon habitué à vivre seul, Jules se demandait ce qu'il faisait là, perdu parmi ces dizaines d'autres petits garçons, comme lui engoncés dans des blouses de satinette noire aux boutons de corozo, comme lui inutilement encombrés d'un cartable neuf de cuir raide.

Un à un, ses compagnons se levaient et déclinaient leur identité. A un silence persistant, aux regards qui se tournaient vers lui, il comprit que son tour était venu. Il rougit, se dressa à son banc, dit très vite :

— Muraire, Jules, Auguste, César...

Un éclat de rire vite réprimé monta dans la classe. L'instituteur dissimula sa stupeur :

— Je n'ai pas bien entendu, répète.

— Muraire, Jules, Auguste, César...

Soudain forte, la voix avait jeté, comme un défi, les trois prénoms impériaux. De nouveau, le rire déferla. Longtemps, Jules devait l'entendre en lui. Il hocha la tête, fataliste. En un instant, orgueilleux et humilié, il venait de prendre conscience du pouvoir de ses dons comiques et surtout de sa solitude. Etranger parmi les étrangers, il n'avait rien de commun avec ces gamins qui allaient peut-être se moquer de lui tout au long de l'année scolaire ; du moins leur était-il supérieur sur un point : il était capable, rien qu'en prononçant son nom d'une certaine façon, de les faire rire. Il ne devait plus s'en priver. D'autres que lui eussent pu devenir leur souffre-douleur ; lui allait les conquérir en les amusant. Après tout, ce n'était pas sa faute si Mucius, Scaevola, Joseph Muraire, son père, et Elisabeth, Joséphine, Gouzian, sa mère, l'avaient gratifié à sa naissance de trois pré-

noms pompeux. Les devait-il à l'ascendance italienne de son père ?

En fait, le petit Jules avait tout à vaincre. Outre ces prénoms lourds à porter, un physique ingrat, une allergie viscérale aux études, une prédisposition innée à la rébellion. C'était un enfant assez grand pour son âge, lourd, aux joues rondes, avec, déjà, un soupçon d'embonpoint. Le regard sombre, vif, souvent impitoyable, surprenait. Fermé à toute discipline, rester immobile de longs moments à son pupitre lui paraissait le plus raffiné des supplices. La contrainte des devoirs à faire, des leçons à apprendre, lui était également insupportable.

— Ne dérangeons pas Muraira ! disait l'instituteur. Il a le curieux privilège de dormir les yeux ouverts !

C'est seulement pendant les récréations qu'il s'animait. A ses copains, vite apprivoisés, il racontait des histoires, mimant des scènes ou chantant des chansons, imitant avec beaucoup de cocasserie certains comiques troupiers qui se produisaient le samedi soir sur des tréteaux de quartier.

C'est qu'à cette époque les concerts de plein air animaient les places de Toulon. Un public bon enfant applaudissait les chanteurs du cru, dans une atmosphère permanente de fête populaire, et Jules les regardait et les écoutait, bouche bée, émerveillé.



La Fille du Puisatier

Celui, cependant, qui le fascinait, c'était Mayol, l'enfant chéri des Toulonnais, Mayol qui chantait « Les mains de femmes » ou « Elle vendait des p'tits gâteaux » avec des gestes précieux, des pommettes un peu trop roses, le toupet gonflé sur le crâne, le muguet à la boutonnière, Mayol, le plus célèbre. Ne disait-on pas qu'il triomphait sur les plus grandes scènes parisiennes ?

Quand, les oreilles pleines de refrains populaires, le jeune Jules rentrait dans la nuit en compagnie de son père, il pensait au destin fabuleux qui serait le sien si, plus tard, il lui était possible de monter à son tour sur les planches. Mais ce souhait restait secret. Il n'oubliait pas la tranchante hostilité de la voix de son père le jour où il lui avait confié :

— Plus tard, je ferai comme Mayol, je chanterai sur scène !

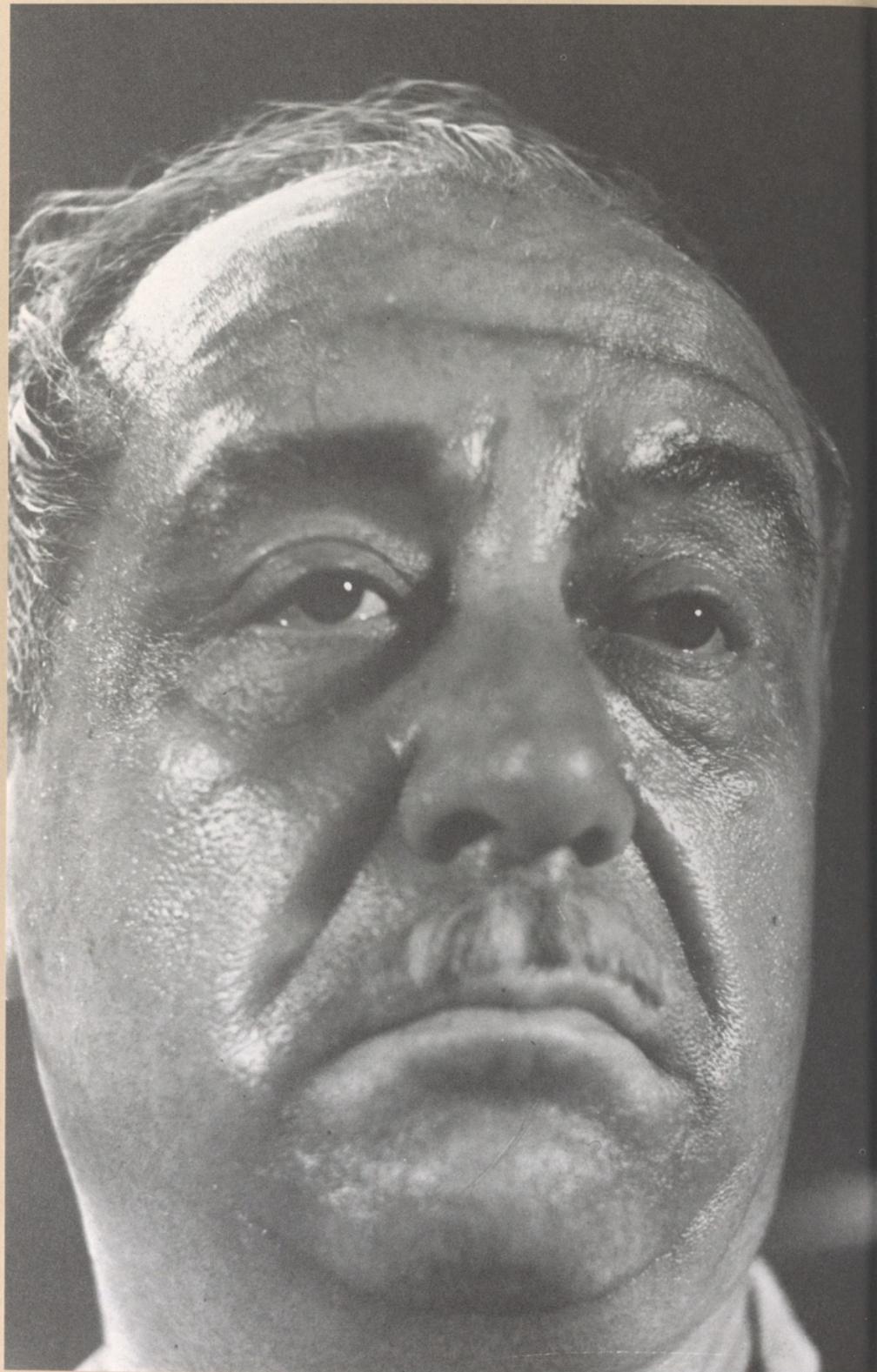
— Jamais de la vie ! Je n'ai pas envie que tu crèves de faim !

Quand on a la chance d'avoir une profession comme la mienne, on n'en souhaite pas d'autre pour son fils !

C'est que cet artisan privilégié était très fier de son métier de tapissier, qu'il exerçait non loin de l'Arsenal, au 5 de la rue de l'Intendance. C'est là que le 17 décembre 1883, Jules naquit, puis grandit, passant la majeure partie de son temps dans l'atelier paternel, sur les étagères duquel s'entassaient les rouleaux de satin multicolore, les soies brochées, les brocarts, plus

La Femme du Boulanger





communément les toiles nécessaires à son art. Si, plus tard, il pensa non sans fierté que son père avait exercé le même métier que le père de Molière, « tapissier du roi », enfant il n'était sensible qu'au chatolement des tissus dont il se paraît quand on lui abandonnait des chutes inutilisables.

Pour Noël, il avait reçu un théâtre de marionnettes dont il confectionna avec beaucoup d'habileté et de goût les ravissants costumes, puis il convia ses camarades de classe à des représentations de plus en plus courues. C'est que, surmontant sa timidité, Jules se sentait très à l'aise dans ses improvisations. C'était comme si quelqu'un d'autre se substituait à lui. Nul ne le voyait et, avec un sens très sûr du théâtre, il inventait des histoires palpitantes aux rebondissements spectaculaires. Avec témérité, il jouait tous les personnages à la fois, changeant de voix et disant toujours juste. Devant un public médusé et enthousiaste, il devenait pour quelques instants une foule de personnages tour à tour comiques et émouvants et, non sans fierté, il voyait son jeune auditoire s'esclaffer ou s'attendrir sur ses interprétations multiples.

— Jules n'en fait qu'à sa tête, confiait Joseph Muraire à sa femme. Son goût du théâtre lui fait oublier tout le reste. Il ne pense qu'à ça... Voilà deux fois déjà qu'on le renvoie de l'école. Quelle dérision ! Le seul prix qu'il nous ait jamais ramené, c'est le prix de clairon ! Ah, pour ça, il a du souffle ! Mais jouer du clairon n'est pas un métier ! Qu'allons-nous faire de lui ?

— Puisqu'il aime tant tailler et coudre, tu n'as qu'à le prendre avec toi dans ton atelier. Même avec les apprentis, tu n'arrives pas à faire face à toutes les commandes. Tapissier, c'est un bon métier, et Jules, qui aime tant son indépendance, ne pourra que l'apprécier. D'ailleurs, tu as toujours rêvé de l'avoir à tes côtés. Un peu plus tôt, un peu plus tard...

— Je voulais qu'il aille à l'école jusqu'à quinze ans, au moins.

Jules abandonna ses études et accepta le travail que son père lui proposait. Il ne manquait ni de goût ni d'imagination. Tout, plutôt que de continuer à s'ennuyer, à perdre son temps à l'école... C'est qu'il n'avait pas renoncé à son rêve. A l'insu de ses parents, il s'était inscrit à des concerts de chanteurs amateurs où, très vite, il obtint quelques succès. Quand, pour la première fois, il reçut un cachet, il s'en ouvrit à sa mère qui poussa les hauts cris.

— Et si ton père venait à le savoir, petit malheureux !

— Je ne vois pas comment il l'apprendrait. Depuis qu'il a été malade, il ne va plus écouter les chanteurs, le samedi soir...

— Il n'y a pas ton nom, au moins, sur les affiches ?

— Non. Je me suis fait appeler Rallum.

— Rallum ?

— Oui. C'est un nom comme un autre. Regarde Dranem ! Et il a du succès, Dranem !

— C'est vrai, dit Mme Muraire, nullement rassurée, mais Dranem est célèbre à Paris, tandis que toi, tu es encore un enfant, qui vit ici. Et ce n'est pas en se produisant à Toulon qu'on devient un artiste !

— J'y monterai, moi aussi, dans la capitale, le moment venu ! Comment il a fait, Mayol ? Lui aussi a débuté à Toulon !



Les Perles de la Couronne

LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

Jules avait tout juste quinze ans quand son père mourut. Très vite, il abandonna l'atelier de la rue de l'Intendance pour se consacrer au chant et à la comédie.

Il se présenta au directeur du Casino, M. Pellegrin :

— Je viens pour une audition. Je sais chanter, jouer la comédie...

Jules interpréta alors, en chargeant beaucoup, comme il l'avait vu faire aux vedettes des guinguettes du samedi soir, quelques refrains de Polin, le célèbre comique troupier.

Impressionné plus par l'enthousiasme et par la ténacité du garçon que par son talent qui ne l'avait pas convaincu, M. Pellegrin consentit à lui confier une silhouette dans un vaudeville écrit par un librettiste local, de surcroît administrateur du Casino : Roydel.

Avec « les Trente-sept sous de Montaudon », Rallum, qui n'allait pas tarder à devenir Raimu sur les conseils de Roydel lui-même, affronta un vrai public dans une vraie salle au cours de la saison 1899-1900. Maladroit, il faisait de brèves apparitions, chaque fois ponctuées par des rires, ce qui le rassurait et le flattait. Taciturne, renfermé, Jules parvenait mal à s'intégrer à une troupe qui n'adoptait pas facilement les nouveaux venus. Pourtant, il se lia d'amitié avec Victor Petit et Tramel, figurants comme lui, et qui, pour vivre, travaillaient à l'Arsenal. Pendant des heures, ils faisaient des projets, persuadés tous trois de devenir bientôt célèbres.

Après le vaudeville de Roydel, ils furent distribués dans un autre spectacle de la même encre : « Aiglons-nous les uns les autres ».

— Nous étions aussi mauvais que la pièce, et ce n'était pas peu dire ! avoua Raimu. M. Pellegrin, qui nous aimait bien, nous conseilla de renoncer au théâtre et de retourner à des occupa-

tions moins ambitieuses mais plus lucratives. C'était mal nous connaître !

Les trois amis hantèrent de nouveau les tréteaux du samedi soir, modifiant sans cesse leur répertoire pour ne pas lasser un public pourtant bon enfant. C'était miracle quand ils n'étaient pas contraints d'abandonner la scène sous les sifflets et les quolibets.

— En principe, j'étais engagé pour trois représentations en fin de semaine, mais il était bien rare que je remplisse mon contrat. Quand le public me laissait aller jusqu'au bout de la troisième chanson, je me disais : « Enfin, ça y est, je vais finir par lui plaire ! » Mais tout était à recommencer à chaque tour de chant. Je sortais de scène épuisé et écœuré, jurant que c'était la dernière fois. Et puis, la semaine suivante, je recommençais.

Les mois passaient et Raimu tenait bon. Devant ses amis, il crânait et supportait sans broncher les compliments hypocrites. Il sentait bien que sa mère, que son frère aîné guettaient les premiers signes de son découragement. C'est peut-être cette hostilité, jamais franchement exprimée, qui l'aida à surmonter ses déceptions : contre tous, il deviendrait un chanteur de café-concert !

Cependant, ayant épuisé toutes les possibilités de réussite à Toulon, il partit pour Marseille où, après bien des déceptions et des échecs, il fut engagé à l'Alhambra en qualité de souffleur, seul emploi disponible à ce moment-là.

Il ne jouait pas sur scène, soit, mais il faisait son apprentissage. Non content de suivre le texte des yeux et de soutenir les acteurs défaillants, il apprenait leurs répliques par cœur, et, tard le soir, rentré dans sa chambre, il les lançait devant sa glace, s'amusant à changer de voix pour chaque rôle.

Raimu se révélait excellent souffleur et le directeur de l'Alhambra était content de lui. Heureux homme que ce directeur-là ! Fortuné aîné, une des gloires du théâtre marseillais, jouait chez lui « le Voyage en Suisse », et, à chaque représentation, la salle était comble. Un soir, cependant, l'acteur vedette, qui était la ponctualité même, ne vint pas et, un quart d'heure avant le lever du rideau, on apporta un mot de lui : aphone, il ne pouvait pas tenir son rôle.

La panique s'empara de la troupe et le directeur envisagea immédiatement le pire : rembourser ! Impassible, Jules considérait de son œil froid l'agitation du patron, la consternation de toute la troupe. Il prit à part le régisseur :

— J'ai une proposition à vous faire, qui peut tout arranger.

— Toi ? dit le régisseur, méprisant et un peu goguenard. Le souffleur faire des miracles, on aura tout vu !

DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

FERNANDEL

par
Christian PLUME



**LES BONS,
LES SALES,
LES MÉCHANTS
ET LES PROPRES**

**DE
SERGIO LEONE**

par
Gilles LAMBERT

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

